

---

# Simon Vestdijk, monstre sacré de la littérature néerlandaise

NOMBREUX sont les critiques qui, en abordant l'œuvre de Simon Vestdijk (1898-1971), sacrifient à une tradition désormais bien établie aux Pays-Bas: ils mettent l'accent sur les proportions monumentales de cette œuvre qui compte en effet cinquante-deux romans, une trentaine de nouvelles, des centaines de poèmes et de nombreux essais traitant de littérature, de musique ou de problèmes existentiels divers; Vestdijk est à leurs yeux «celui qui écrit plus vite que Dieu ne peut lire». Les multiples facettes de cet écrivain-caméléon, obscur et cérébral, lui valent aussi l'appellation d'«artiste du diable» qu'on lui octroie avec une frayeur mêlée de respect.

Né le 17 octobre 1898 à Harlingen, petite ville maritime située en Frise, au nord-ouest des Pays-Bas, Simon Vestdijk reste enfant unique, choyé par sa mère. De tempérament mélancolique, celle-ci ne se plaît pas dans cette ville de province, froide et brumeuse. Par contre, son père, professeur de gymnastique à l'école secondaire de l'endroit, est un homme sociable et dynamique. C'est en grande partie à son instigation que le jeune Simon débarque à Amsterdam en 1917 pour y entreprendre des études de médecine. Son rêve était pourtant de devenir compositeur ou... écrivain. Il termine néanmoins sa médecine en 1927. De 1927 à 1932, il est médecin intérimaire en divers endroits. Mais, assis au chevet de ses malades, il griffonne des poèmes par dizaines. En 1932, il publie un premier recueil de poésie *Verzen* (Poèmes). La littérature prend alors définitivement le dessus. Il devient bientôt «l'ermite de Doorn», petite ville située près d'Utrecht, où il mène une vie quasi monacale, entièrement consacrée à la littérature.

Après la publication de *Verzen*, Vestdijk s'essaie au roman. Enthousiasmé par la lec-

ture de Proust et désireux de partir, lui-aussi, à la recherche du temps perdu, il rédige en quelques mois un roman-fleuve largement autobiographique, *Kind tussen vier vrouwen* (Enfant parmi quatre femmes). Ce premier roman est refusé (1). Un moment désorienté, Vestdijk se lance à nouveau dans l'aventure littéraire. Il collabore à la revue *Forum*, fondée en 1932 par ses amis et mentors Menno ter Braak (1902-1940) et Eddy du Perron (1899-1940). Tous deux sont d'ardents défenseurs d'une littérature engagée; ils attachent infiniment plus d'importance à la personnalité de l'écrivain qu'à l'éventuelle «beauté littéraire» de son œuvre. La position de Vestdijk vis-à-vis de cette éthique personnaliste restera toujours ambiguë. Il publie en 1934 *Terug tot Ina Damman* (A la recherche d'Ina Damman) qui remporte tous les suffrages de la critique. Ce roman raconte l'histoire d'un amour adolescent entre Anton Wachter, timide et gauche, et Ina Damman, une jolie fille au teint pâle, froide et réservée. Elle finit par le congédier mais ce premier amour restera pour Anton un souvenir aigu et cristallin qui s'incrusterait à tout jamais dans sa mémoire. La petite écolière devient son idéal féminin, sa princesse lointaine. Il sait bien qu'elle se refusera toujours à lui mais veut rester fidèle à cette expérience tout empreinte d'une délicieuse angoisse et qui sera pour lui à la fois une «vita nuova» et un enfer (2). Parmi les nombreux autres romans que Vestdijk écrit par la suite, beaucoup mettent en scène un être beau et mystérieux, froid et pâle comme la lune, séduisant mais inaccessible. Ainsi Lysbet dans *De vuuraanbidders* (Les adorateurs du feu, 1947), long roman historique qui retrace la guerre de Trente Ans; Trix Cuperus dans *De koperen tuin* (Le jardin de cuivre, 1950) ou Hugo Verwey dans *De bruine vriend* (L'ami brun), nouvelle



parue en 1938 dans le recueil *Narcissus op vrijersvoeten* (Narcisse en quête de l'amour). La fascination exercée sur le héros par un être qui le dédaigne ou ne peut l'aimer révèle une relation à l'autre essentiellement problématique. Celle-ci est en effet source d'angoisse car l'autre est un monde énigmatique où le sujet aimant risque de se perdre. La relation d'amour constitue dès lors une menace pour l'individualité du moi. Ce danger se manifeste surtout lorsque l'autre apparaît entouré d'une aura mystérieuse, lorsqu'il incarne ce que J.J. Oversteegen a appelé «le complexe thématique Ina Damman» (3). Le héros vestdijkien peut avoir d'autre part une relation tout à fait sécurisante avec une personne qui lui reste foncièrement indifférente. L'amour est alors vidé de son con-



Vestdijk âgé de 27 ans dans la maison d'une amie, Helene S. Burgers (1925).

Vestdijk à l'époque où il écrivait «Het vijfde zegel» (*La vie passionnée d'El Greco*), (1937).



tenu quasi magique et n'est plus qu'une question de convenances personnelles ou sociales. Ainsi, dans les romans qui font suite à *Terug tot Ina Damman* et qui relatent le séjour d'Anton Wachter à Amsterdam, on constate que le jeune étudiant mène une vie sexuelle assez débridée. Mais celles qui l'émeuvent véritablement deviennent par là même intouchables. Le

héros vestdijkien pourrait se retrancher dans la solitude et se soustraire ainsi à l'emprise d'autrui. Mais il est animé par une véritable soif d'identification, un désir intense de communion qui se heurte cependant à l'insurmontable angoisse de perdre ainsi son individualité. Cette problématique constitue un thème fondamental dans l'œuvre de Vestdijk. Elle apparaît



*Vestdijk au piano (photo Johan van der Keuken, Amsterdam).*

aussi bien dans les romans semi-autobiographiques (dont fait partie le cycle Anton Wachter qui comporte huit livres) que dans les romans historiques et psychologiques. Vestdijk aborde cette même problématique dans un écrit théorique *Het wezen van de angst* (L'essence de l'angoisse, 1968). Dans ce volumineux essai conçu au départ comme thèse de doctorat - qu'en fait il ne présentera pas -, Vestdijk distingue différentes sortes d'angoisses: les angoisses de la mort, de la sexualité, de la conscience, du surnaturel. Il tente ensuite de dégager leurs caractéristiques communes et conclut que l'angoisse est toujours suscitée par l'autre; celui-ci nous semble proche et familier mais nous pouvons soudainement être confrontés à un aspect de son être qui nous échappe et nous inquiète. Le sentiment de «solitude paradoxale» qui en résulte provoque l'angoisse. Ce que Vestdijk nous dit à propos de l'angoisse rejoint indéniablement le thème fondamental que nous avons souligné précédemment dans ses œuvres de fiction. On peut en effet constater qu'il n'y a pas d'hiatus entre les diverses expériences et les divers modes d'expression mis en œuvre par Vestdijk. Qu'il s'agisse de la vie affective ou de la vie spéculative, nous retrouvons les mêmes lignes de force qui nous permettent de cerner la thématique vestdijkienne.

Il est également important de souligner que Vestdijk s'est beaucoup intéressé aux questions religieuses qu'il aborde d'ailleurs dans de nombreux romans, entre autres *Iersche nachten* (Nuits irlandaises, 1946) et *De kellner en de levenden* (1949) qui fut traduit en 1966 par L. Roelandt sous le titre *Les voyageurs*. Dans un essai intitulé *De toekomst der religie* (L'avenir de la religion, 1947), il considère que le phénomène religieux traduit un processus psychologique. L'homme aspire à un bonheur durable et total qu'il ne croit pas pouvoir atteindre ici-bas. Il se forge dès lors un idéal qui peut être un Dieu lointain (c'est le cas dans la religion chrétienne) ou une communauté fraternelle (Vestdijk mentionne la «religion» marxiste). Vest-

dijk se prononce, quant à lui, en faveur des religions orientales qui situent l'idéal dans l'épanouissement individuel et la recherche d'une harmonie intérieure. Toutefois, il est frappant de constater que les personnages vestdijkien sont loin de connaître cette plénitude intérieure. Ils sont très souvent partagés entre l'âme et le corps, l'intelligence et la sensibilité, le désir d'identification et la volonté de domination, et sont donc psychologiquement désintégrés. Le bourgeois et le poète, le puritain et le pirate (4), le père et le fils s'opposent violemment dans l'univers vestdijkien. Souvent aussi, le héros, lorsqu'il est enfant, se trouve confronté à un père et une mère aux personnalités diamétralement opposées et qui incarnent des conceptions de vie totalement différentes entre lesquelles il se sent obligé de choisir (Nous relevons ici une analogie frappante avec la biographie de Vestdijk). Ainsi, dans *Iersche nachten*, Robert Farrae, devenu adulte, rejette l'Irlande mythique et fantasmagique figurée par la mère et se range du côté du père, homme honnête et scrupuleux mais terne et rigide.



*Simon Vestdijk et Ans Koster (1947).*

Nous retrouvons ces mêmes thèmes dans les nouvelles ainsi que dans la production poétique de Vestdijk. Celle-ci comporte quelques centaines de poèmes dont certains sont rassemblés en cycles. Citons: *Mnemosyne in de bergen* (Mnemosyne dans la montagne, 1946), *Grieksche sonnetten* (Sonnetts grecs, 1949), *Madonna met de valken* (La Madone aux faucons, 1949).

La lecture des œuvres de Vestdijk nous révèle une personnalité angoissée, tourmentée par des aspirations contradictoires. Ce tempérament romantique et inquiet semble par ailleurs incompatible avec la vie de fonctionnaire qui était la sienne. Vestdijk affirme dans une interview qu'il écrit «pour combler un manque profond» (5). La littérature est pour lui un besoin vital qui toujours le ramène à l'expérience lumineuse et angoissante de la rencontre avec l'objet aimé.

Vestdijk meurt à Utrecht le 23 mars 1971. Quelques années auparavant, il avait perdu Ans Koster qui fut pendant longtemps sa compagne des bons et des mauvais jours. Peu de temps après, il épousa Mieke van der Hoeven qui lui donna deux enfants.

Depuis quelques années déjà, Vestdijk fait l'objet aux Pays-Bas d'une attention soutenue: on l'analyse, on le commente, on publie de nombreux inédits, entre autres *De grenslijnen uitgewist. Nagelaten verhalen* (Les frontières abolies. Nouvelles inédites, 1984) et *Nagelaten gedichten* (Poèmes inédits, 1986). Une amicale de Vestdijk, *De Vestdijkkring*, publie quatre fois par an une revue qui lui est entièrement consacrée.

Vestdijk n'a été que peu traduit en langue française. Sont disponibles en français, outre *De kellner en de levenden* cité précédemment, *De bruine vriend, Het vijfde zegel* (La vie passionnée d'El Greco, 1937) et *Rumeiland* (L'île au

rhum, 1940). Souhaitons que cette œuvre riche et passionnante soit bientôt plus facilement accessible aux lecteurs francophones. ■

LUTGARDE NACHTERGAELE

Aspirant au Fonds National de la Recherche Scientifique.  
Adresse: 10, rue de la Station, B-5870 Mont-Saint-Guibert.

#### Notes:

- (1) *Kind tussen vier vrouwen* (Enfant parmi quatre femmes) fit finalement l'objet d'une édition posthume en 1972.
- (2) HELLA S. HAASSE, *Ina Damman en enkele van Vestdijks «Oude Meesters»* (Ina Damman et quelques-uns des «Anciens Maîtres» de Vestdijk), dans *Vestdijkkroniek*, n° 53, décembre 1986, p. 5.
- (3) J. J. OVERSTELLEN, *Simon Vestdijk: Eenheid in de verscheidenheid* (Simon Vestdijk: unité dans la diversité), dans *Literair lustrum* I, Amsterdam, 1967, pp. 242-256.
- (4) Un roman historique de Vestdijk s'intitule *Puriteinen en piraten* (Puritains et pirates, 1947).
- (5) N. GREGOOR, *Mijn laatste interview met Simon Vestdijk* (Ma dernière interview avec Simon Vestdijk) dans *Maatstaf*, n° 4/5, 1971, pp. 251-265)

#### Bibliographie:

- M. TER BRAAK, *De duivelskunstenaar* (Le magicien), dans *Verzameld werk IV*, G. A. van Oorschot, Amsterdam, 1951, pp. 203-265.
- R. A. CORNETS DE GROOT, *Vestdijk op de weegschaal* (Vestdijk sur la balance), Littéraire verkenningen, A. W. Sijthoff, Leiden, 1972.
- T. GOVAERT, *Simon Vestdijk*, Ontmoetingen 18, Orion-Desclée de Brouwer, Brugge, 1971.
- N. GREGOOR, *Simon Vestdijk en Lahringen. De biografische achtergronden van de Anton Wachter-romans* (Simon Vestdijk et Lahringen. Les contextes biographiques des romans d'Anton Wachter), Reflex, Utrecht, 1977.
- R. MARRES, *Over «Terug tot Ina Damman» en de andere Anton Wachter romans van Simon Vestdijk* (À propos de «À la recherche d'Ina Damman» et des autres romans d'Anton Wachter de Simon Vestdijk), De Arbeiderspers, Amsterdam, 1981.
- Pour un premier contact avec l'écrivain, nous renvoyons à:  
R. VAN DER PAARDY, S. Vestdijk dans *Kritisch Literatuur Lexicon*.

---

## Simon Vestdijk

**D**it is de wanhoop van ons dubbelwezen:  
Dat de eerste kus de laatste is van die  
Ontastb're kussen die het lijf genezen  
In geestlijk vuur van Wellust's tyrannie.

Voor ware liefde moeten alle drie,  
Verleden, heden, toekomst, vrienden wezen.  
Zong ik vergeefs? Moet ik de barbarie  
Van tanden achter lippen van u vreezen?

Ook ik was ridder, in de strijd bedreven,  
En aller lijflijkheden boezemvriend,  
Gewend van bloem naar schooner bloem te  
[zweven.

Totdat ik, uw ontgloeide schoonheid ziend,  
Mij in mijn lied verborg, waar milder brand  
Zijn stralen richt naar de eeuw'ge overkant.

*Uit «Verzamelde gedichten» (1971).*

**C**eci fait la détresse de notre être double:  
Que le premier baiser soit le dernier de ces  
Impalpables baisers qui guérissent le corps  
Au feu spirituel du Plaisir tyrannique.

Pour l'amour vrai tous trois doivent rester amis:  
Passé, présent, futur. Ai-je chanté en vain?  
Faut-il donc que, chez vous aussi, je craigne  
Les dents barbares qui toujours sont dans la bou-  
[che?

Moi-même, je fus chevalier, fait au combat,  
Ami de cœur de toute chair, habitué  
A flotter d'une fleur à l'autre, encor plus belle.

Jusqu'à ce que, voyant votre splendeur épa-  
[nouie,  
je me réfugiai dans mon chant où, plus clément,  
Vers l'éternel rivage un feu tend ses rayons.

*Extrait de «Verzamelde gedichten» (1971).*

*Traduit du néerlandais par Liliane Wouters.*

---

## Simon Vestdijk

### Narkissos

**H**oologig spiegelbeeld van 't groot verdwa-  
[zen...  
Zijn wij dit zelf? Is het een ander niet  
Die ons zo dulddoos toelonkt uit het riet  
Als waaz'ge deelgenoot van onze extase?

Nooit staat het vast wat men in water ziet;  
Geen peil is er te trekken op het glazen  
Geheim, waarvan wij nimmer meer genazen  
Sinds deze vocht'ge schoonheid ons verried.

Verried aan wie? Wellicht aan derden, vierden,  
Die wankelend van golf op golf vertrokken  
Naar de and're oever, van het beeld geschrok-  
[ken?

Eens keert het weer. Eens staart er, laatst ver-  
[raad,  
Uit deze schomm'ling, die haar drift uitvierde,  
De stilte van 't oorspronkelijk stil gelaat.

Uit «*Verzamelde gedichten*» (1971).

### Narcisse

**C**ave reflet du grand égarement...  
Sommes-nous donc cela? Ou bien quelque autre  
Qui nous épie impatientement d'entre les herbes  
Tel un vague participant de notre extase?

Ce que l'on voit dans l'eau n'est jamais fixe;  
Nulle flèche à tirer sur le secret  
De verre, duquel jamais plus nous ne guérimes  
Depuis que nous trahit cette beauté humide.

Trahit pour qui? Sans doute pour ces tiers  
Qui, chancelant de vague en vague, s'éloignaient  
Vers l'autre rive, effrayés de l'image?

Un jour, elle revient. Un jour, traîtrise ultime,  
Nous fixe, hors du remous qui fêtait sa passion,  
Le grand silence de l'originel visage.

Extrait de «*Verzamelde gedichten*» (1971).

Traduit du néerlandais par Liliane Wouters.

---

## Uit «De koperen tuin»

DOOR SIMON VESTDIJK

**H**ET eerste wat ik mij van W... herinner, waar even na mijn vijfde verjaardag mijn vader tot rechter was benoemd, is de warme zomermiddag, toen de bal van mijn broer over de ijzeren krullen van het balkonhek vloog, de verlaten huiskamer in. Op de grond, vlak bij het balkon, had ik in een sprookjesboek zitten lezen. Hoe verwonderlijk, ja zelf sprookjesachtig, waren de sprongen, waarmee de bal de kamer doorkruiste. Wanneer men dacht dat hij tot rust zou komen en in een bepaalde richting verderrollen, tot op dat geheimzinnige punt, waar een bal helemaal is uitgerold, bereikte hij opnieuw aanzienlijke hoogten... ..Natuurlijk was ik geschrokken; maar het gedrag van de bal, zo schrander en behoedzaam, zo jong en veerkrachtig tevens, stelde mij in zekere mate gerust, alsof een onzichtbare goochelaar met mij en de breekbare dingen wel rekening wilde houden.

Toen het gekrijs voor het huis een dreigend hoogtepunt had bereikt, - «Nol, de bal! Nol, de bal!» - zij hadden mij niet kunnen zien, maar mijn broer wist, dat ik daar zat, - krabbelde ik overeind en haalde de bal om hem terug te gooien. Wat zou men anders doen, zó uit een sprookjesboek vandaan? Wonderen maken gedwee. Met de bal in de hand stond ik op de blauwstenen balcondrempel, en beneden mij woelden en schreeuwden de jongens, en ik zag ze rechtstandig omhoogspringen om mij in het oog te krijgen, de haren wapperend. Maar midden in zo'n sprong schenen zij met blindheid geslagen: ik zag hen wel, zij mij niet. Zij tierden, en riepen «Nol, de bal!» - en onderwijl luisterde ik naar de rij olmen, die zachtjes rit-selden in de warmte, en naar een tufbootje in het, aan het uiteinde van onze korte straat zich openende kanaal. Hoger en hoger sprongen de jongens, zij zagen mij niet, het was allerwon-

---

## Extrait de «Le jardin de cuivre»

PAR SIMON VESTDIJK

*Traduit du néerlandais par Liliane Wouters.*

**L**A première chose dont je me souviens à propos de W..., où mon père fut nommé juge peu après mon cinquième anniversaire, est le chaud après-midi d'été où la balle de mon frère franchit les arceaux de fer du balcon et vola dans la salle de séjour abandonnée. Près de ce balcon, assis sur le sol, je venais de lire des contes. La manière dont la balle rebondit à travers la pièce semblait en faire partie, oui, elle avait quelque chose de féérique. Quand elle paraissait devoir s'arrêter de sauter pour se mettre à rouler dans une direction donnée, jusqu'au point mystérieux où une balle termine sa trajectoire, elle atteignait encore des hauteurs appréciables. Naturellement, j'étais effrayé, mais le comportement de la balle, si sagace et circonspect, si juvénile et dynamique à la fois, me rassurait en quelque sorte, comme si un magicien invisible avait voulu tenir compte de moi et des choses qui cassent.

Quand les cris devant la maison eurent atteint une intensité dangereuse, - «Nol, la balle! Nol, la balle!» - ils n'avaient pu me voir mais mon frère me savait là, - je me redressai maladroitement et saisis la balle pour la relancer. Que faire d'autre, ainsi tiré d'un livre de contes? Les miracles rendent docile. La balle en main, je me tenais sur le seuil de pierre bleue du balcon, au bas duquel les garçons grouillaient et criaient, et je les vis, les cheveux flottant au vent, sauter et se tendre pour m'apercevoir. Mais, au beau milieu de leur saut, ils semblaient frappés d'aveuglement: je les voyais, eux ne me voyaient pas. Ils hurlaient «Nol, la balle!» et, entre-temps, j'écoutais les ormes qui frémissaient doucement dans la chaleur et un petit bateau qui s'essouffait sur le canal auquel aboutissait notre rue. Les garçons sautaient de plus en plus haut, toujours sans me voir. C'était encore le plus miraculeux de tout. Dans un

derlijkst. In een plotseling invallende stilte kwam de snijdende stem van Chris: «Verdomme Nol, gooi die bal naar beneden. En gauw!» (Mijn vader zei óók altijd: en gauw; hij zei het zelfs als het helemaal niet nodig was). Hoewel ik begreep de bal terug te moeten geven, was ik niet van plan Chris te gehoorzamen. Ik was toen al begonnen hem een beetje belachelijk te vinden; ik kende de woorden «kouwe drukte»; ik wist, dat hij mijn moeder vermoeide en dat mijn vader hem voortrok, en daarmee eens zou moeten ophouden, omdat mijn moeder op den duur merken zou, dat tijdens het eten Chris mij tegen mijn blote been-tjes schopte, onder de tafel. Ik wist, dat Chris eens ten val zou worden gebracht.

Intussen waren een paar jongens achteruitgelopen, en juichten dat zij mij zagen. De betovering was verbroken. Niet zonder een zekere behaagzucht, wat slepend van tred, de buik een beetje vooruit, drentelde ik het balkon op, stak mijn arm over het ijzeren hekje, en opende mijn hand, kwijnend, als een jonge vrouw, die een geurig zakdoekje laat fladderen naar onstuitmige bewonderaars. Met het papegaaiachtig komiekige van wezens, die een naam gebruiken zonder de eigenaar ervan te kennen, scholden de jongens nog een tijd. «Die rot-Nol». Chris deed er niet aan mee: die was tevreden met wat hij hield voor het prompt opvolgen van zijn bevel. Een huis verder dreunde een elastieken donder, - de bal tegen een muur, - toen waren zij weg, en wanneer ik nog «Nol» hoorde, dan kon dat even goed «bal» zijn. Verder naar rechts was een onafzienbaar plein om hun spelen op te nemen.

Maar hoe langer ik daar met lege handen stond, des te meer begon het mij te spijten de spelers hun zin te hebben gegeven. Het was allemaal de schuld van Chris: geen van de anderen had de bal in de kamer durven gooien, waar hij mijn ouders wel honderd gulden had kunnen kosten; juist de kracht achter de bal, blijkend uit het belachelijk groot aantal sprongen wees op Chris. In plaats van de bal te laten vallen had ik naar mijn moeder moeten gaan. Dat was klikken; maar ik had immers in een sprookjesboek zitten lezen, en dwergen, elfen en meerminnen «klikten» niet: zij beklagden

brusque silence, retentit la voix coupante de Chris: «Sapristi Nol, renvoie-nous cette balle, et vite!» (Mon père aussi disait toujours: et vite; il le disait même quand ce n'était nullement nécessaire). Bien que je susse devoir renvoyer cette balle, je n'avais pas l'intention d'obéir à Chris. Je commençais déjà à le trouver un peu risible; je connaissais les mots «froide agitation»; je savais qu'il fatiguait ma mère et que mon père le préférait et devrait renoncer un jour à cette prédilection parce que ma mère finirait bien par remarquer que Chris donnait, sous la table, des coups de pied à mes petites jambes nues. Je savais que Chris tomberait un jour en disgrâce.

Entre-temps, quelques garçons avaient pris du recul et jubilaient de me voir enfin. L'enchantement était rompu. Non sans une certaine coquetterie, traînant un peu le pas, le ventre légèrement en avant, je me dirigeai nonchalamment vers le balcon, passai le bras au-dessus de la balustrade et ouvris la main, aussi langoureusement qu'une jeune femme qui agite un mouchoir en direction de fougueux admirateurs. Avec l'air comique de perroquets qui se servent d'un nom sans en connaître le porteur, les garçons pestèrent encore un peu: «Pourri de Nol». Chris ne les suivait plus, content de ce qu'il tenait pour une prompte obéissance à ses ordres. Une maison plus bas, résonna un tonnerre élastique - la balle contre un mur - alors, ils disparurent et, lorsque j'entendis encore: «Nol», ç'aurait tout aussi bien pu être «balle». Plus loin, vers la droite, une place immense accueillait leurs jeux.

Mais, plus je demeurai là, les mains vides, plus je regrettai d'avoir satisfait au vœu des joueurs. C'était entièrement la faute de Chris: aucun des autres n'eût osé lancer la balle dans la salle de séjour, au risque d'en coûter cent florins à mes parents; et la force imprimée à ce ballon, trahie par la quantité ridicule de ses bonds, tout accusait Chris. Au lieu de rendre la balle, j'aurais dû aller chez ma mère. C'était là moucharder, mais je venais de lire des contes où nains, elfes et sirènes ne «mouchardaient» pas: ils en appelaient à de plus hautes instances qui leur donnaient le plus souvent raison. En outre, à l'égard de Chris, tout me semblait per-

zich, bij nog hogere wezens, en kregen dan meestal gelijk. Buitendien achtte ik tegenover Chris alles geoorloofd. Ik had schrik kunnen voorwenden, misschien kunnen huilen. Terwijl ik ging zitten om verder te lezen, hoopte ik, dat de bal terugkomen zou.

Er daalde een vreemde stilte in die warme straat met olmen. Achter de stilte was weer het getuf van de boten hoorbaar, een enkele maal begeleid door het gerinkel van de bel, dat voor de brugwachter bestemd was. Ik dacht dan altijd, dat er iets ongelooflijks gebeurde met het waterverkeer, vooral laat in de avond, wanneer groene en rode lichten van de partij waren. Wel had mijn moeder het mij uitgelegd: ging de bel, dan rende de brugwachter uit zijn huisje naar de brug (later bleek hij in het geheel geen huisje te hebben en er altijd zó wel te zijn), en begon met een verbeterd gezicht te draaien, of liever te duwen, en de brug draaide. Maar ik vertrouwde deze inlichtingen niet: de bel was voor mij een teken, een aanhef, van iets onvoorstelbaars, iets dat even goed met schipbreuk kon eindigen als met een stoet bevlagde boten, muziek aan boord, lampions tussen de masten. Ik geloofde eigenlijk, dat de brugwachter belde en de boten gehoorzaamden, meestal tenminste. De hele dag droeg hij dit machtig speeltuig met zich mee; en ik, ik had een eenvoudige bruine bal uit mijn hand laten vallen, en anderen waren ermee vandoorgegaan, de bal ontheiligend en bevuilend... Opeens werd ik bang, de bal onverhoeds tegen mijn hoofd te krijgen, van het verre, rumoerige plein vandaan, en ik ging weg... ■

mis. J'aurais pu simuler la peur, peut-être même pleurer. Allant m'asseoir pour continuer ma lecture, j'espérais que la balle reviendrait.

Un étrange silence descendit sur cette chaude rue bordée d'ormes. Derrière ce silence, le teuf-teuf des bateaux était audible, accompagné de temps à autre par le tintement de la sonnerie destiné au pontonnier, ce qui me faisait toujours penser qu'un événement incroyable perturbait le trafic fluvial, surtout tard dans la soirée, quand s'y ajoutaient des lumières rouges et vertes. Pourtant, ma mère me l'avait expliqué: lorsque la sonnerie se faisait entendre, le pontonnier quittait sa maison pour se précipiter vers le pont (plus tard, il s'avéra qu'il n'avait pas de maison et se trouvait toujours sur le pont) et commençait à tourner, le visage crispé, ou plutôt à pousser, et le pont tournait. Mais je me méfiais de ces explications: la sonnerie était pour moi un signe, le début d'un événement inimaginable, qui pouvait aussi bien se terminer par un naufrage que par un cortège de bateaux pavoisés, avec musique à bord, lampions entre les mâts. Je croyais, en fait, que le pontonnier sonnait et que les bateaux lui obéissaient, du moins la plupart. Toute la journée, il disposait de ce puissant jouet; et moi, j'avais laissé tomber une simple balle brune et d'autres l'avaient emportée pour la souiller, la profaner.

Soudain, j'eus peur de recevoir la balle dans la figure, à l'improviste, depuis la place lointaine et bruyante, et je m'éloignai... ■